

# La Semaine Religieuse

DE  
Québec

VOL. XVIII

Québec, 26 août 1905

No 2

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

## SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 17. — Les Quarante-Heures de la semaine, 17. — Un noviciat à Limolou, 18. — Histoire d'un rachat d'esclave dans l'Uganda, 19. — Le Sang de saint Jacques, 23. — Que ferons-nous de cet enfant ? 25. — Un chef ouvrier reçu par le Pape, 27. — Le dogme de l'Assomption, 28. — Les Bienfaits de l'instruction, 28. — L'opinion d'un huguenot, 29. — La mort d'une missionnaire en Chine, 29. — Bibliographie, 32.

## Calendrier

— o —

27	Dim.	b	XI apr. Pent et 5 d'août. <b>Le Cœur très Pur de la E. V. M. Kyr.</b> de la Ste Vierge. II Vêp., mém. du suiv., <i>O Doctor</i> , de S. Joseph de Calasanz, (II Vêp.) du dim. et d'un martyr.
28	Lundi	b	S. Augustin, évêque et docteur.
29	Mardi	r	Décollation de S. Jean-Baptiste, <i>dbl. maj.</i>
30	Merc.	b	Ste Rose de Lima, vierge.
31	Jeudi	b	S. Raymond Nonnat, confesseur.
1	Vend.	†b	S. Gilles, abbé.
2	Samd.	†b	S. Etienne, roi de Hongrie, confesseur.

## Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

27 août, Rivière-Ouelle. — 28, Saint-Pamphile. — 29, Sainte-Claire. — 30, Saint-Valier. — 31, Saint-Sébastien. — 1er septembre, Saint-Pierre-Baptiste.

### Un noviciat à Limoilou

— o —

Le 10 août dernier, s'est ouvert à Limoilou, par une simple et touchante cérémonie, le noviciat des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie. Monseigneur voulut bien, par sa présence et par sa parole, donner à cette œuvre importante sa bénédiction paternelle comme un témoignage de haute bienveillance. Quelques intimes, amis de la communauté ou parents des jeunes novices, s'étaient joints aux religieuses réunies à Limoilou à l'occasion de leur retraite annuelle. Dans une trop courte allocution, Monseigneur rappela aux postulantes, qui venaient demander le saint habit, comme à celles qui avaient déjà prononcé leurs vœux, le beau rôle qui leur était échu de par leur vocation même : Anges de la terre, par leurs promesses de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, elles devaient, comme les anges du ciel tout spirituels, tout remplis d'amour de Dieu, tout obéissants à ses volontés, devenir, en se sanctifiant elles-mêmes, des instruments de sanctification pour les autres.

Cinq postulantes ont pris le saint habit :

Mlle Claudia Picard, de Saint-André de Bienville, en religion, Sr Saint-Charles ; Mlle Anna Picard, de Saint-André de Bienville, en religion, Sr Sainte-Elisabeth ; Mlle Marie-Anne Matte, de Notre-Dame des Anges, en religion Sr Sainte-Julienne ; Mlle Marie Lambert, de Jacques-Cartier, en religion, Sr Sainte-Jeanne de Chantal ; Mlle Elmire Grenier, de Saint-Ephrem, en religion Sr Saint-François.

Quatre religieuses de la communauté ont prononcé leurs vœux perpétuels :

Lucie-Jeanne Brenet, de Paris, en religion, Sr Saint Paul-Marie ; Marie-Louise Rocher, de Paris, en religion Sr Saint-Emile ; Virginie Roy, de Saint-Ephrem, en religion, Sr Sainte-Lucie ; Marie Grenier, de Saint-Ephrem, en religion Sr Sainte-Céline.

Assistaient à la cérémonie : Le T. R. P. Léonard, Gardien des Capucins de Limoilou, M. l'abbé Blanchet, curé de la Rivière-à-Pierre, et le R. P. Albert, curé de Limoilou.

La véritable science pour nous rendre heureux est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.

### Histoire d'un rachat d'exclave dans l'Uganda

(Extrait des Missions d'Afrique des Pères Blancs)

— o —

Le récit que nous publions nous vient de Monseigneur Streicher, vicaire apostolique du Nyanza-Septentrional. Nos lecteurs le trouveront assurément très touchant, comme aussi la circonstance qui a donné lieu à l'aumône et au rachat dont il est parlé.

Le 25 janvier dernier, on célébrait à l'Hôpital-Général de Québec les noces d'or de la Révérende Mère Saint-Joseph, supérieure, et les noces de diamant de trois autres religieuses. A cette occasion, les filles de cette vénérée Mère, sachant combien elles lui feraient plaisir, voulurent donner un beau témoignage de l'esprit tout apostolique et tout de charité qui anime sa communauté.

Aux nombreux cadeaux offerts en ce jour par les parents et amis des jubilaires, la communauté avait joint les siens, et parmi ces derniers, bouquets spirituels et travaux artistiques, il y avait celui-ci :

« Vingt piastres pour le rachat d'un petit esclave à baptiser sous le nom de JOSEPH, dans les missions des Pères Blancs. »

L'aumône partie de cœurs si généreux fut aussitôt transmise à Mgr Streicher. On va voir comme la réception en fut providentielle.

Mais nous avons eu l'extrême regret de ne pouvoir transmettre aussi à la vénérée Mère la réponse du vicaire apostolique. Le 3 juillet, en effet, la Révérende Mère Joséphine-Céline Moisan de Saint-Joseph, supérieure de l'Hôpital-Général de Québec, rendait son âme à Dieu et allait jouir au ciel de la récompense promise à la charité.

Nous laissons parler Mgr Streicher.

N.-D. de la Garde (Unyor), 4 mai 1905.

Mon bien cher Père,

... Pour procurer à cette bonne Mère Joséphine et à ses religieuses une satisfaction bien légitime, et excité aussi par l'espoir de recevoir du Canada par votre

intermédiaire quelques gros sous pour mes missions, je vous envoie une courte biographie de l'enfant racheté au nom de la vénérable supérieure de l'Hôpital-Général.

En 1897, au nombre des esclaves que rapportait d'une razia au Bunzoro, une bande de Baganda musulmans, se trouvait une jeune femme *Alikanza* et son enfant *Kapéré*, âgé d'à peine cinq ans. Dans le partage que firent les bandits du butin, *Alikanza* et son fils *Kapéré* furent adjugés à un brutal qui, séparant la mère de son fils, livra celui-ci comme esclave à un de ses amis du Bwekula et vendit celle-là à un païen de la province de Singo.

La fondation, en 1900, d'un poste de Mission (N.-D. du Mont-Carmel), à Singo, et les tournées que firent dans les villages les missionnaires de la nouvelle station, furent pour la jeune femme captive l'occasion de sa conversion à la foi, et le harem de son maître ne comptait pas de catéchumène plus fervente qu'elle.

En 1904, après un catéchuménat de trois années pleines, elle reçut le saint baptême sous le nom de *Perpétua* et, rachetée par les Pères au prix de 2500 cauris, elle demanda et obtint un asile et du travail, auprès de la Mission.

*Perpétua* cependant n'était pas complètement heureuse ; à certains jours, la tristesse lui faisait tomber la pioche des mains ; elle rêvait au lieu de piocher, et le soir, elle allait, à l'heure du repos, se cacher dans la bananerie, pour être seule, et pour pleurer à son aise. Quelque chose manquait à son bonheur : son enfant, son petit *Kapéré* !

N'y tenant plus, elle s'ouvrit aux Missionnaires de son dessein de se mettre en route pour le Bunyoro, et d'aller à la recherche de son fils. Ceux-ci lui donnèrent, avec leur bénédiction et un viatique suffisant, une lettre de recommandation pour le Supérieur de la station de N.-D. de la Garde (district du Bunyoro), et l'intrépide mère se mit en route. Il lui fallut trois jours pour traverser un désert, hanté par le lion et par le tigre, et le quatrième jour, elle arriva près d'un grand village, sur les frontières du Bunyoro et de la province de Bwekula.

Epuisée de fatigue, de faim et surtout de soif, *Perpétua* était assoupie sous l'ombre d'un arbre, lorsqu'elle fut tirée de son demi-sommeil par des voix d'enfants, qui, poussant devant

eux un troupeau de chèvres, s'approchaient peu à peu de l'arbre sous lequel elle reposait.

En les voyant déboucher sur la route, Perpétua, les hélant, leur cria : « Holà ! petits, si vous avez de l'eau dans vos gourdes, venez par ici, car je meurs de soif. »

A cet appel, un des bergers, devant les deux autres, s'approcha et tendant à la voyageuse sa gourde pleine : « Prends, lui dit-il ; tu peux la vider, j'en irai chercher d'autre à la rivière. »

Aux traits du visage de ce petit nègre, à l'accent de sa voix, Perpétua tressaillit : « Mon Dieu, murmura-t-elle intérieurement, comme il lui ressemble ! » Et tenant toujours la gourde dans sa main, maintenant tremblante, elle oubliait de boire.

Le berger, de son côté, tenait les yeux fixés sur l'étrangère, et soudain, les larmes se mirent à couler. « Qu'as-tu à pleurer, lui demanda Perpétua, en prenant affectueusement la main du petit ?... »

— Je ne sais pourquoi je pleure, répond celui-ci ; mais je n'ai jamais vu de femme ressemblant à ma mère autant que toi.

— Et comment s'appelait ta mère ?

— Alikinza...

— Et tu t'appelles Kapéré ?

— Oui, c'est moi Kapéré.

— Et c'est moi ta mère, Alikinza... Et le bonheur de l'un et de l'autre se traduisit par un torrent de chaudes larmes. Remise de son émotion, la mère demanda à son fils : « Kapéré, es-tu baptisé ? »

— Non.

— Sais-tu prier au moins ?

— Oui, je sais par cœur toutes les prières.

— Eh bien, mettons-nous à genoux, mon enfant, et récitons une dizaine de chapelet, pour remercier la Sainte Vierge qui nous a rendus l'un à l'autre ».

Le soir même, Perpétua se présenta devant le maître dont Kapéré était depuis sept ans l'esclave, et déclinant son titre de mère, demanda à emmener son enfant. Mais la pauvre mère se heurta à un brutal refus et, traitée de menteuse et chassée comme folle, elle dut se retirer sans avoir pu revoir Kapéré

qu'on avait eu soin de conduire au loin et de mettre aux fers.

La mission de N.-D. de la Garde, où j'étais précisément en visite pastorale, n'était distante que de dix heures de marche, et Perpétua (l'amour ne donne-t-il pas des ailes ?) les franchit en une seule journée. C'est de sa bouche que j'entendis le récit de tout ce qui précède, avec bien d'autres détails, aussi typiques que touchants, mais que ma plume trop paresseuse néglige de reproduire.

Quatre jours seulement avant cette rencontre, j'avais reçu votre lettre du 24 janvier et l'annonce d'un envoi de 20 dollars pour le rachat d'un esclave. C'était providentiel.

Morsque la brave femme eut fini de parler : « Eh bien, lui demandai-je, que veux-tu que je fasse pour toi ?

— Père de mon âme, répondit-elle, les mains jointes et en sanglotant, fais-moi rendre mon fils !

— Ecoute, lui dis-je : il y a loin, bien loin d'ici une mubikira (vierge) âgée comme une grand'mère, mais aussi bonne et aimante qu'elle est âgée. C'est elle qui va payer la rançon de ton fils. »

La négresse écarquillait les yeux, et la joie la faisait trembler comme une feuille. Je continuai. « Cette mubikira s'appelle Joséphine, et ton Kapéré, le jour de son baptême, recevra en souvenir de celle qui va la racheter le nom de Joseph. Est-ce entendu ?

— Oui, tu dis que Joséphine va payer pour Kapéré, qu'elle deviendra ainsi la grand'mère de Kapéré et ma mère à moi.

— C'est justement cela, et l'un et l'autre vous prierez bien pour elle ?

— Assurément, et tous les jours jusqu'à la mort.

— Ce n'est pas tout, lui dis-je en terminant ; l'argent que grand'mère Joséphine m'a envoyé suffira et pour la rançon de ton mioche et la construction d'une hutte, sous laquelle, en compagnie de Kapéré, tu couleras encore de bons et de beaux jours sur la terre. »

Et c'est ce qui fut fait. Deux jours après cette entrevue, le petit Kapéré était libéré, rendu à son heureuse mère et admis au catéchuménat préparatoire au baptême.

La vénérée supérieure de l'Hôpital-Général de Québec, connaît maintenant, rédigée sans aucun apprêt de style et quasi

**Que ferons-nous de cet enfant ?**

— o —

C'était un blond chérubin de douze ans. Dans son grand ceil bleu, son âme se lisait tout entière, et cette âme, elle était pure et limpide comme un matin de printemps.

Au mois de mai précédent, il avait fait sa première communion avec une piété ravissante. Encore quelques mois de classe, et l'heure de l'entrée en apprentissage allait sonner. Aussi, bien des fois, le soir, lorsqu'il reposait déjà dans son petit lit, son père et sa mère, ouvriers honnêtes mais peu fortunés, disaient tout bas : « Il est intelligent, le petit : qu'en ferons-nous ? »

\* \* \*

Qu'en ferons-nous ? Un jour cette question reçut une réponse.

Un des prêtres de la paroisse vint sonner à la porte du modeste logis de l'enfant. C'était lui qui l'avait préparé à sa première communion et qui, à ce titre, avait reçu les premières confidences de son âme candide : il voulait être prêtre et missionnaire.

« — Si vous voulez, dit-il à la mère, je me charge de votre enfant ; il est pieux, intelligent : pourquoi ne pas essayer d'en faire un prêtre ? Lui-même le désire et me l'a demandé bien des fois déjà. »

Il est, grâce au ciel, encore bien des provinces dans nos pays catholiques où, lorsque Dieu demande à une famille l'un de ses enfants pour son service, les parents ont assez de sens chrétien pour se réjouir de l'honneur qui leur est fait, pour donner généreusement à Dieu l'enfant qu'il leur demande. Mais, dans les grandes villes, dans les milieux ouvriers surtout, la chose est plus rare et l'appel de Dieu a beau se faire entendre, il n'est pas compris et reste sans réponse.

Ce fut, hélas ! ce qui arriva pour l'enfant dont nous racontons l'histoire.

Sa mère — une chrétienne pourtant, mais aveuglée par une tendresse trop humaine — ne put se résoudre à se séparer de son enfant ; et, quelques semaines plus tard, il entra dans je ne sais quel atelier impie, comme les villes en sont pleines.

Six ans après . . .

Un prêtre attend dans l'antichambre du directeur de la prison. C'est la troisième fois qu'il revient.

Deux fois déjà, il a demandé vainement à voir un prisonnier au secret depuis plusieurs jours. Cette fois, il est pourvu d'une lettre de recommandation, obtenue en haut lieu.

« — Monsieur l'abbé, lui est-il répondu, voici un laisser-passer; mais cinq minutes seulement, derrière les grilles et en présence de deux gardiens. » Et, après avoir traversé une enfilade de corridors, passé je ne sais combien de portes, croisé au moins vingt gardiens armés jusqu'aux dents, il est introduit dans la cellule du prisonnier qu'il a demandé.

Un jeune homme de dix-huit ans environ est assis sur un escabeau. Il a été arrêté après un crime horrible. Afin de voler quelques cents francs, il a tué une pauvre vieille qui ne lui avait fait que du bien.

Les cheveux blonds, les yeux bleus, il a dans le regard quelque chose de froid et de dur comme l'acier.

« Mon enfant, me reconnaissez-vous? » — dit l'abbé. — Et dans ces mots, sans qu'il y ait pensé d'avance, son âme de prêtre crie tout ce qu'elle a eu d'amour, d'espérances, de sollicitudes, d'angoisses, de prières, puis de désillusions et de regrets navrants à cause de celui qui est là sur cet escabeau, le visage impassible, répondant à peine quelque paroles banales, bientôt interrompues par ces mots d'un des gardiens : « Monsieur l'abbé, le temps de la visite est écoulé . . . »

\* \* \*

Le surlendemain, le jeune assassin comparissait devant la cour d'assises. Les débats furent longs et passionnés. Seules, la jeunesse de l'accusé et l'honorabilité de sa famille purent être relevées comme circonstances atténuantes.

Les jurés furent cléments.

Il ne fut condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité.

Et tandis que les gardes municipaux ramenaient le prisonnier dans sa cellule, une femme du peuple, blanchie avant l'âge, brisée d'émotions, levait vers le grand Christ du prétoire ses yeux qui ne pouvaient plus pleurer et disait tout bas : « Mon Dieu, vous vous êtes vengé justement : je n'avais pas le droit de vous refuser mon enfant ! »

sous la dictée de Perpétua, la biographie de son protégé de l'Uganda. Les 20 dollars ont fait d'une pierre trois coups : ils ont rendu un esclave à la liberté, un fils à sa mère et donné une recrue à l'Eglise Catholique.

Agréez etc.,

† HENRI STREICHER,

*Vic. Ap.*

---

### Le Sang de saint Jacques

---

Parmi les objets précieux, les reliques insignes et autres merveilles qu'on peut admirer dans les trésors des basiliques de Rome, ce qui intéresse vivement et surprend plus d'un pèlerin, c'est la fiole de verre dans laquelle est conservé le sang noirci de saint Jacques le Majeur.

C'est dans la sacristie de la basilique des Saints Apôtres qu'on a déposé cette ampoule de cristal, que tout le monde peut voir et toucher. En effet, le reliquaire d'argent peut être examiné attentivement par toute personne, qui ne peut que constater un fait qui attend encore depuis de longs siècles une explication raisonnable.

La fiole de verre contient un sang presque congelé : en agitant légèrement l'ampoule, le sang se liquéfie : cette liquéfaction semble suivie d'une ébullition ; quelques instants après, le sang redevient quasi solide pour se liquifier de nouveau. Ce miracle permanent est plus inexplicable que le miracle annuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier dans la cathédrale de Naples.

Les incrédules ont donné des raisons plus ou moins plausibles du miracle de ce grand thaumaturge, dont le sang se liquéfie non seulement dans la fiole de l'église de Naples, mais aussi sur la pierre encore teinte du sang du saint martyr et qu'on conserve pieusement à Pouzzoles, mais, jusqu'à ce jour, aucune explication sérieuse n'a été donnée au sujet de la liquéfaction du sang de saint Jacques.

Et encore le phénomène de la liquéfaction a-t-il lieu réellement ? A notre humble avis, le sang est toujours liquide : c'est une espèce de gomme noirâtre, très dense, qui tache les parois

de la fiole et prend lentement la couleur naturelle et vermeille du sang humain : un vénérable religieux octogénaire nous affirmait que, depuis 60 ans, il avait toujours pu constater un fait aussi étrange.

Nous le répétons : jusqu'à présent aucun savant n'a pu fournir une explication plausible de ce phénomène en opposition avec toutes les lois connues et inconnues des sciences naturelles. Nous disons inconnues, en réponse à une objection des libres penseurs qui prétendent que demain la science expliquera bien des faits réputés miraculeux par les catholiques.

Non, la science de demain ne pourra être en contradiction avec les principes fondamentaux des sciences dites positives, principes que tout homme de bon sens doit nécessairement admettre comme des vérités indiscutables. Seul, leur auteur peut déroger aux lois qu'il a établies ; seul il peut les modifier ou les suspendre. Une pierre lancée retombera toujours sur le sol ; un corps liquide ne pourra jamais se solidifier *illico* sans une action chimique, et une masse congelée ne pourra se liquéfier sans un concours d'agents naturels. La science de demain, dans sa marche à grands pas de géant, ne pourra jamais obtenir qu'un peu de sang congelé depuis des siècles redevienne liquide en présence d'un ossement, comme le sang de saint Janvier, ou reste indéfiniment liquide dans une ampoule de cristal comme le sang de saint Jacques. Or, ce phénomène que nous avons vu de nos propres yeux à plusieurs reprises, parle de lui-même, et contraste d'une manière absolue avec toutes les lois de la nature et se proclame miracle ; et puisque ce mot de miracle vient sous notre plumé, nous reproduirons en réponse aux incrédules les paroles de J.-J. Rousseau dans ses Lettres de la Montagne : — Dieu peut-il faire des miracles ; c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée serait impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il suffirait de l'enfermer.

Chanoine PIERACCINI,  
D. en Théologie.

La principale force des méchants, c'est la faiblesse des bons.

### Un chef ouvrier reçu par le Pape

— o —

Les Trade's Unions anglaises ont récemment envoyé à Rome un de leurs chefs pour étudier la grève des ouvriers du chemin de fer. Le délégué a été reçu en audience par le Pape. Voici le compte rendu intéressant qu'il envoie à ce sujet au *Reynold's Newspaper*, journal radical-socialiste qui a environ trois cent mille lecteurs.

« Il me restait quelques jours libres à passer à Rome, lorsqu'un ami me demanda si je voulais être admis à une audience du Pape. Certainement, dis-je ; si ce n'est pas trop difficile, bien volontiers ! On nous donne une réponse favorable. Et me voilà, le jour d'après, avec un col bien frais et une cravate blanche, dans l'antichambre du Pape.

« Le Pape entra, sans cérémonie et sans bruit.

« Il n'avait avec lui ni gendarmes ni hallebardiers, mais un jeune prêtre italien qui le suivait à quelques pas.

« Ce qui me frappa le plus dans l'apparition de cet homme en soutane blanche, ce fut l'aimable simplicité avec laquelle il nous aborda.

« Je luttai avec moi-même. Devais-je, moi, simple particulier, lui serrer la main ? Mais je n'eus guère le temps de réfléchir. Tout en devisant avec nous, le Pape venait toujours plus près de la place où je me trouvais, et puis, tout à coup, voilà que je suis présenté. Involontairement, et sans trouver une parole, je mis un genou à terre et baisai l'anneau pontifical. Le Pape alors se baissa, me releva en m'attirant vers lui, et je vis à l'expression de sa figure qu'il savait que je n'étais qu'un ouvrier, ignorant des routines et des feintes de la société ; et il me dit, en plongeant le regard de ses beaux yeux dans les miens (les autres personnes me l'ont redit après) : « Je te bénis, mon fils. » En ce moment-là j'aurais donné tout mon salaire d'une semaine pour savoir quelques mots d'italien et pour le remercier. Mais je ne pouvais pas lui répondre. Je me contentai de le regarder moi aussi dans les yeux, sans mot dire.

« Je suis resté quinze minutes dans l'antichambre du Pape et je me réjouis de l'avoir vu, de l'avoir entendu, d'avoir baisé son anneau. Et pourquoi ? Parce que c'est un homme qui a

les plus grandes sympathies pour l'ouvrier, la plus grande intelligence des questions sociales ; il a passé toute sa vie avec et pour les pauvres et les opprimés. Il ne rechercha pas le trône pontifical ; il l'accepta malgré lui, parce qu'il aurait bien voulu ne quitter jamais son peuple de Venise. . . »

Il faut se réjouir de ce que, dans la protestante Angleterre, les très nombreux lecteurs du journal précité ont lu cet article, d'un accent si simple et si sincère.

---

### Le « dogme » de l'Assomption

— o —

Les dames patronesses du Comité qui a organisé les fêtes de Notre-Dame del Pilar en Espagne ont pris l'initiative d'une adresse au Saint-Père, lui demandant de proclamer la définition dogmatique de l'Assomption de la très sainte Vierge.

L'adresse rappelle que la même demande fut déjà faite à Pie IX par la reine Isabelle. « Et le Pape de l'Immaculée-Conception, ajoute-t-elle, lui répondit qu'il laissait la gloire de cette définition à un autre Pape, qui inaugurerait le vingtième siècle. »

L'adresse a été signée dans la basilique de Notre-Dame del Pilar par des milliers de pèlerins ; la reine-mère a envoyé son adhésion. L'épiscopat espagnol lui donne son appui enthousiaste.

---

### Les bienfaits de l'instruction

— o —

Nos grands zéloteurs de l'instruction publique auraient eu quelques instants de grand bonheur, s'ils avaient été à la place de ce fonctionnaire des Etats-Unis, le Lieut. Emmons, qui fut envoyé dans l'Alaska pour faire enquête sur la condition des indigènes du pays.

Cet officier, en effet, parvenu chez les sauvages d'une certaine peuplade, fut bien étonné de voir qu'on ne lui demandait ni de l'argent, ni l'abolition de certaines lois, ni de faveurs d'aucune autre sorte. Son ahurissement ne connut plus de bornes, quand il entendit les aborigènes souhaiter seulement de l'éducation !

Enfin, se dit-il, voici donc une tribu qui sait apprécier les bienfaits de l'éducation. Comment cela se fait-il ?

Il s'avisa de demander à l'un des chefs pourquoi ils désiraient tant s'instruire...

— C'est pour voler ! répondit le chef.

— Pour voler !

— Oui, pour voler. Les blancs viennent ici, ils volent tout ce que nous avons, et ne vont jamais en prison. Eh bien, nous voulons apprendre à voler comme eux, et vivre sans travailler.

---

### L'opinion d'un huguenot

— o —

Je n'entends pas seulement que l'enseignement religieux doit avoir sa place dans l'école, et que les pratiques de la religion doivent être observées : un peuple n'est pas élevé religieusement à de si petites et si mécaniques conditions ; il faut que l'éducation populaire soit donnée et reçue au sein d'une atmosphère religieuse ; que les impressions et les habitudes religieuses y pénètrent de toutes parts. La religion n'est pas une étude ou un exercice auquel on assigne son lieu et son heure ; c'est une loi, une loi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et sur la vie, toute sa salutaire action. C'est-à-dire que, dans les écoles primaires, l'influence religieuse doit être habituellement représentée. Si le prêtre se méfie ou s'isole de l'instituteur, si l'instituteur se regarde comme le rival indépendant, non comme l'auxiliaire fidèle du prêtre, la valeur morale de l'école est perdue, et elle est près de devenir un danger.

Le penseur qui a exprimé, sur l'influence nécessaire de la religion dans l'éducation, les idées si justes que l'on vient de lire, c'est M. Guizot, un protestant. On dirait que ces paroles ont été prononcées, au Parlement canadien, dans la discussion relative à la clause 16 des bills d'Autonomie de l'Ouest !

Ce huguenot n'aurait donc pas été satisfait de la fameuse « demi-heure » de catéchisme, et il le faut ranger avec les Bourassa et autres *ennemis de la paix*.

---

### La mort d'une missionnaire en Chine (Chan-Si)

— o —

« Encore un nouveau deuil, notre petite Sœur Marie-Assunta est morte hier soir vers 7 heures, comme un ange. C'est la troisième victime depuis un mois !... »

« A peine fut-elle tombée malade, qu'elle demanda à faire

une confession générale et à recevoir les derniers sacrements qu'elle voulait recevoir en pleine connaissance. Je vous ai écrit qu'elle les reçut précisément le jour où nous enterrions Mère Marie-Alberto. Quand on lui porta le saint Viatique, elle demanda à haute voix pardon des mauvais exemples qu'elle avait donnés, puis elle reçut pour la dernière fois son Jésus qu'elle aimait tant. Son recueillement et sa joie faisaient du bien à tout le monde. Elle nous parlait de la mort avec tant de bonheur qu'on sentait combien elle la désirait. Cet état dura plusieurs jours, puis il y eut un peu d'amélioration et nous pensions vraiment qu'elle guérirait. Quand nous lui en parlions, elle répondait : « Oui, je vais mieux, mais c'est pour peu de temps, je mourrai bientôt. »

« En effet, peu de temps après, la maladie augmenta. Les trois derniers jours de sa vie furent bien douloureux, elle souffrit beaucoup mais sans perdre la paix ni la sérénité de son âme. Elle s'endormit paisiblement aux derniers rayons du soleil le 7 avril.

« Un quart d'heure peut-être avant qu'elle rendit le dernier soupir, une odeur suave et délicieuse se répandit tout à coup dans la chambre. Ce n'était ni arôme de fleurs, ni parfums, mais quelque chose que je ne puis définir. . . . On aurait dit des violettes mélangées d'encens. Croyant me tromper, je me tournai vers Mère Marie-Lucienne qui était tout près de moi, lui demandant si elle ne sentait rien ; elle me répondit qu'elle sentait une odeur très douce, très agréable, tout à fait inconnue. Voyant cela, j'interrogeai le P. Benvenuto qui assistait la mourante :

« Je ne comprends pas, me répondit-il, c'est étrange, extraordinaire, l'odeur que je sens depuis quelques minutes. »

« Toutes les Sœurs également, ainsi que cinq à six vierges chinoises qui étaient là à genoux, reçurent la même impression. Le prodige était évident. Après sa mort, il nous venait des bouffés de ce parfum lorsque nous passions dans la cour, tout comme un oiseau qui volant d'un vol rapide, laisserait derrière lui une traînée d'odeur.

« Le lendemain, lorsque nous retournâmes de l'enterrement, nous fûmes bien surprises de sentir, dans la chambre où elle avait reçu les derniers sacrements, la même odeur de paradis,

mais beaucoup plus forte. Dans sa maladie, nous l'avions changée trois fois de chambre et toutes trois eurent trois jours entiers le même parfum . . .

« Le vieux Père chinois arriva en hâte, et ému jusqu'aux larmes d'un tel prodige, il s'en fut en courant propager la nouvelle dans tout le pays. Quelques instants après, il arrivait avec un autre Père chinois qui également reçut la grâce de pouvoir constater ce fait merveilleux.

« Tous les gens de T'oung-eul-kéou vinrent voir, disaient-ils, la Sœur qui faisait des miracles. Tous, à l'exception de quelques-uns, sentirent le miraculeux parfum, et ceux qui ne le sentirent pas s'en allèrent se confesser puis revinrent pleins de foi dans la chambre. Cette fois la grâce leur fut accordée. Ils s'en retournèrent, fous de joie, criant de toutes leurs forces :

« Miracle ! miracle ! »

« La nouvelle se répandit comme la foudre. Le lendemain, une foule nombreuse envahit notre maison, ces pauvres gens étaient venus de fort loin ; ceux-là également reçurent la même consolation. Il fallait voir leur recueillement ! Avant d'entrer, ils faisaient pieusement le signe de la croix et s'agenouillaient dévotement.

« Trois jours entiers ce parfum céleste a embaumé notre maison.

« Chose encore bien merveilleuse : le P. Benvenuto nous a raconté qu'il avait eu la pensée d'écrire au P. Raphaël et de lui raconter ces faits en le priant de faire faire une notice sur Sœur Marie-Assunta, se proposant de la traduire ensuite en chinois pour le bonheur de ce pauvre peuple. Eh bien ! tout à coup, il lui vint une odeur très forte du même parfum quoiqu'il se trouvât alors à la résidence.

« Que dire de notre Sœur Marie-Assunta ? Ce qui la distinguait, c'était son obéissance aveugle, sa mortification, sa simplicité, son humilité solidement basée. Je ne l'ai jamais vue bruyante et dissipée, elle était toujours en présence de Dieu . . .

« Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, elle avait toujours dans le cœur et sur les lèvres le *fiat* ! C'était son expression favorite. Les Chinoises en étaient très édifiées. Je crois qu'elle était arrivée à un grand degré de perfection, car elle était insensible à toutes les choses de la terre ; il était

facile de voir que Dieu possédait entièrement son âme...

« Que Dieu est bon ! avec quelle délicatesse amoureuse il a consolé nos pauvres cœurs affligés !... Que c'est beau la mort d'une religieuse qui n'a vécu que pour Dieu seul !

« La mort de Sœur Marie-Assunta, au lieu d'accabler la petite communauté, était donc une force, un encouragement. Personne ne se sentait triste. A l'orphelinat, on eut dit un jour de fête, et le transport funèbre prit l'aspect d'une joyeuse procession, tant était grande l'allégresse et la paix qui resplendissaient sur les visages. »

Et cependant le calice des amertumes n'était pas encore bu jusqu'à la lie. Le 19 avril, une quatrième victime quittait la terre du Chan-si.

Mais cette fois le mal était vaincu, et comme si tant de souffrances avaient acheté une victoire, les Franciscaines Missionnaires de Marie voyaient se rouvrir devant elles les portes de la ville de Tai-iuen-fou, le lieu de la glorieuse mort des martyrs de 1900.

Jusqu'à-là, elles avaient attendu dans l'ombre protectrice de la chrétienté de Toug-eul-kéou, mais l'heure était venue, et les quatre victimes que le typhus venait de faire dans ce pays solitaire, avaient obtenu à leurs Sœurs de rentrer sur le sol arrosé du sang versé pour la foi chrétienne.

(Extrait des *Annales des*

*Franciscaines Missionnaires de Marie*)

### Bibliographie

— o —

— CONSEILS AUX PARENTS ET AUX MAÎTRES SUR L'ÉDUCATION DE LA PURETÉ, par M. l'abbé J. Fonsagrives, Aumônier du Cercle des Étudiants Catholiques de Paris. In-12, 4<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 1 fr. 25

— LE VICE ET SES RISQUES. Avis aux parents, aux maîtres, aux directeurs d'œuvres de jeunesse. (Enseignement individuel, enseignement collectif). Étude de prophylaxie sanitaire et morale. par le même auteur. 1 fr. (Paris. Poussielgue, 15, rue Cassette.)